

Il est donc évident que les interprétations mythologiques les plus ingénieuses ne changent pas la nature des personnages dont elles s'occupent, qu'ils restent après comme avant des hommes réels ou des dieux imaginaires, selon qu'ils ont été créés par l'imagination des hommes ou qu'ils ont vécu et agi sur la terre. On est donc dupe d'une illusion, quand on croit ou qu'on veut faire croire qu'un personnage biblique n'a jamais existé, attendu qu'on peut le comparer au soleil ou à la lune, à la nuit ou au jour, au vent ou aux nuées. Par conséquent, si l'on ne veut pas se livrer à un jeu puéril et perdre son temps en combinaisons oiseuses, si l'on ne veut pas être le jouet de son imagination et tromper ses lecteurs, avant de chercher la signification mythologique d'un personnage, il faut commencer par constater qu'il est réellement mythologique. Si, comme nous l'avons remarqué, on ne demande pas cette preuve aux mythographes, parce que personne ne met en doute le caractère fabuleux des aventures des dieux de l'Olympe, on a le droit de la demander aux exégètes de la Bible et ils ont le devoir de la donner; il ne leur est pas permis de considérer les hommes dont l'Écriture nous raconte la vie et les actes comme des êtres fictifs, sans l'établir d'une manière sérieuse. Eh bien, la critique négative affirme ou suppose que les patriarches sont des mythes, mais elle ne le prouve pas; elle les assimile à tel phénomène solaire ou météorologique, mais elle ne justifie pas cette assimilation. En agissant ainsi, elle fait un travail aussi vain que celui des Danaïdes s'efforçant de remplir un tonneau percé.

L'application de l'interprétation mythologique au Pentateuque pèche donc par la base, elle s'efforce de construire dans le vide; ses rapprochements sont illusoire; ils ne peuvent tromper que les esprits irréfléchis qui ne vont pas au fond des choses, qui, selon l'expression de Montaigne, se laissent « piper par les mots, » comme s'ils ignoraient que dans tous les temps, avant et depuis les sophistes grecs, on a pu affirmer avec assurance, de bonne ou de mauvaise foi, les choses les plus fausses et les erreurs les plus monstrueuses!

Quand on examine de près les assertions des rationalistes, on découvre sans peine leur peu de solidité. Ils traitent Adam, Noé, Abraham, Jacob, comme Jupiter, Apollon, Mercure, mais ils ne prennent pas garde qu'il n'existe entre les uns et les autres aucune parité. Quelle différence entre les premiers et les seconds! Adam et les patriarches bibliques ne nous sont pas représentés comme des dieux, mais comme des hommes; on ne leur attribue même pas les privilèges et les qualités des demi-dieux; ce sont de pures créatures; ils ne doivent pas leur naissance à l'union d'un dieu et d'une déesse, ils ont tous les caractères de l'humanité. Si l'on veut donc nous faire croire qu'ils n'ont pas existé, qu'on nous le prouve. Et qu'on nous le prouve, non par des assimilations mythologiques qui n'ont par elles-mêmes aucune valeur démonstrative, nous l'avons établi, mais par des arguments historiques et sérieux. Or, ces arguments, on ne les a pas donnés, on ne les donnera jamais et tout rationaliste de bonne foi sera obligé de reconnaître qu'il *suppose* que les patriarches ne sont

pas des personnages historiques, mais qu'il ne le *prouve* pas; qu'il *admet* comme un *postulatum* qu'Adam et ses fils sont des êtres mythologiques, mais qu'il lui est impossible de le *démontrer*. Qu'importent après cela toutes les interprétations que l'on peut imaginer en partant d'une supposition fautive? Elles sont et demeurent un jeu d'esprit, un exercice de rhéteur ou de sophiste.

Après tout ce que nous venons de dire, il sera facile de juger que les rapprochements que nous allons reproduire — puisqu'il faut bien donner quelques exemples — sont purement imaginaires. Citons d'abord M. Moreau de Jonnés. Il nous apprend que Jéhovah était un prêtre d'Ammon et Adam un Scythe :

Qu'est-ce qu'Adam? Que faut-il voir dans cette personnalité qui apparaît la première dans les pages des plus anciennes traditions connues? Est-ce simplement une allégorie, une abstraction théologique, ou bien y a-t-il là un être réel que, pour faire revivre, il suffirait de dégager du milieu surnaturel où il se meut?... Il est dit que Dieu enseigna les noms de toutes choses à Adam, ce qui suppose que Jéhovah parlait un langage particulier. Plus loin, nous voyons que Jéhovah fit venir vers Adam les bêtes des champs et les oiseaux des cieux, pour voir comment il les nommerait. Adam avait donc aussi son langage que Dieu ne connaissait pas. Ces deux passages, en apparence contradictoires, se complètent cependant, car ils signifient que le pontife d'Ammon, [Jéhovah], enseigna à son élève comment toutes choses s'appelaient en copte, et puis qu'afin de s'instruire à son tour, il demanda à Adam de lui dire les noms que la langue scythique donnait aux animaux et aux oiseaux... Ève tire son nom, selon les uns, d'*aba*, mère, considérée comme mère

de tous les vivants; mais Bochart, avec plus de vraisemblance, l'a cherché dans le chaldéen où *Euam* a le sens de serpent; ceux qui célébraient les mystères orgiaques se couronnaient de serpents en criant : *Euam! euam!* Si l'on ajoute à cette observation que l'une des onze familles, mères des peuples phéniciens, s'appelait *Evvî*, en chaldéen, serpent¹, on sera tenté d'admettre que la jeune fille, dont Adam fit son épouse, appartenait à l'une des familles nées d'Ammon. Il est probable que si le tentateur s'adresse à la femme d'abord, c'est qu'ils parlaient tous deux la même langue, et nous préférons cette explication à celle de certains commentateurs qui prétendent que le serpent prit pour séduire Adam cette voie détournée, parce qu'il connaissait la fragilité de la femme... [Le serpent est un Éthiopien]. Il existe un rapport singulier entre l'épithète de *rusé* que l'Écriture donne au serpent et celle de *doléron*, ayant le même sens, que le Sanchoniathon applique au Chaos. Nous avons là, ce semble, une preuve qui justifie suffisamment notre traduction de ce terme par *Kah-ous*, *Cousch*, Éthiopien².

Jéhovah transformé en pontife d'Ammon et Adam en Scythe rappellent les *moralisations* du *Violier des histoires romaines* dans lesquelles Pompée devient Dieu le Père et Jules César devient Adam³. Il ne faut pas non

¹ « Hevæus Syris est serpens. — Jam si accurata vox spectatur hebraica, nomen Heua adspiratum exponitur serpens foemina. » *Geographia sacra*, I, II, 19. »

² Moreau de Jonnés, *Les temps mythologiques, essai de restitution historique*, in-12, Paris, 1876, p. 222-230; cf. p. 235.

³ *Le Violier des histoires romaines, ancienne traduction française des Gesta Romanorum*, nouvelle édition par G. Brunet, in-18, Paris, 1858, c. XIX, p. 64. Sur la date de ce recueil si populaire et tout rempli de rapprochements du genre de celui que nous citons

plus être difficile en fait d'étymologie pour découvrir le nom sémitique *Kuš*, Couschite, Éthiopien, dans le mot grec *chaos*, confusion. C'est de cette force que sont tous les raisonnements et toute la science philologique de l'auteur des *Temps mythologiques*; ils n'ont besoin que d'être cités pour être jugés et condamnés. « La sagesse orientale raconte que Dieu au commencement, pour punir les hommes de leur folie, brisa la Vérité et en dispersa les morceaux à tous les bouts du monde¹. » Ces morceaux ont été mêlés à un grand nombre d'erreurs et l'auteur des *Temps mythologiques* prend les erreurs pour des vérités.

M. Moreau de Jonnés continue l'application de sa théorie à Caïn et à Abel. Le premier « caractérise le Couschite, tandis que le blond Abel à qui sa beauté, sa piété concilient la tendresse de ses parents et la bienveillance du Très-Haut représente le Scythe favorisé d'Ammon². » Mais les interprétations de ce genre cèdent aujourd'hui le pas aux interprétations mythologiques divines, dont nous allons donner quelques exemples. Voici ce que découvre dans Caïn et Abel le docteur Ignace Goldziher :

La lutte du jour contre la nuit est fréquemment représentée comme une lutte entre frères. Sur le seuil même de l'histoire primitive de la Bible, nous rencontrons une lutte

ici, voir H. Oesterley, dans l'introduction de son édition des *Gesta Romanorum*, 2 fascicules, in-8°, Berlin, 1871, p. 253-255.

¹ A. C. Moreau de Jonnés, *Ethnogénie caucasienne*, in-8°, Paris, 1861, p. xxii.

² Moreau de Jonnés, *Les temps mythologiques*, p. 238.

fraternelle de ce genre; sa source est un mythe naturel, tel qu'il est répandu chez tous les peuples du monde sans exception. Rien n'est plus aisé que de montrer que Caïn est une forme solaire, et qu'Abel (Hébbel) se rattache à la nuit sombre ou au ciel nuageux... Caïn est agriculteur, Abel berger... L'agriculture a toujours une signification solaire, tandis que la vie pastorale se rattache au ciel nocturne ou nuageux. Dans les mythes, les bergers appartiennent au ciel sombre enveloppé de vapeurs; les chasseurs et les agriculteurs sont des héros solaires. Le ciel est une vaste tente ou un groupe de tentes; là sont de grands pâturages où les troupeaux (les nuages) sont conduits pour se nourrir. Sans doute, on dit en allemand *Himmelszelt* (la tente céleste) du ciel divin, mais c'est par extension de l'ancien usage primitif qui restreignait ce mot au ciel nocturne et nuageux... En arabe c'est une locution courante et familière de dire : la nuit a tissé sa tente et d'épaisses ténèbres se sont répandues. Le berger Abel ou, comme le porte le texte original, *Hébbel*, est donc une forme du ciel nocturne. C'est ce que montre aussi la signification de ce mot... Ce mot signifie en hébreu *souffle du vent*¹; le vent touche de près au ciel sombre. Le mythe hébreu connaît une forme modifiée de ce nom propre, *Iâbhâl*, qui lui est étymologiquement identique ou, en tout cas, est mythologiquement la même chose... *Iâbhâl*, d'où *ma-bhâl*, le déluge, signifie en effet *pluie* et par conséquent *Indra*. La pluie et le vent sont deux attributs du ciel nocturne et sombre. En arabe, le mot *gasaka* signifie aussi bien l'obscurité du ciel que la pluie, etc... Caïn est avec Tubal Caïn,

¹ Abel signifie en réalité *fil*, comme le prouve l'assyrien (voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. 1, p. 240). M. Goldziher le nie, parce que cette étymologie contredit ses applications mythologiques, mais elle n'en est pas moins certaine et montre l'inanité des rapprochements faits par cet auteur.

frère de Iâbhâl, inventeur de l'art de forger, à peu près dans le même rapport que Iâbhâl avec Abel. Caïn est donc la même figure mythologique que l'Hephæstos des Grecs et le Vulcain des Romains¹.

Quelle différence y a-t-il entre ces explications mythologiques de l'histoire de Caïn et d'Abel par M. Goldziher et celles de la *Laitière et le pot au lait* par M. de Gubernatis? Nous n'en remarquons aucune. Voir la nuit dans Abel, parce que les bergers habitent dans des tentes et que le ciel pendant la nuit est une tente, est-ce raisonner? Le Psalmiste nous dit que le soleil a dressé sa tente dans le ciel²; Abel, d'après cette façon d'interpréter, devrait donc être un héros solaire comme Caïn, mais il n'y aurait plus dans ce cas de lutte fratricide. Voilà pourquoi il doit être un héros nocturne. La logique importe peu, pourvu que le mythe apparaisse. Quelque étranges que soient de pareils rapprochements, le grave M. Reuss n'a pas hésité cependant à les faire siens :

Les fils de Lémek [Lamech] portent les mêmes noms que ceux d'Adam. Toubal, mot asiatique (persan) qui signifie aérien, se joint à Qaïn [Caïn], mot sémitique (arabe) qui signifie forgeron³, et ne change en aucune façon la nature

¹ J. Goldziher, *Der Mythos bei den Hebräern*, in-8°, Leipzig, 1876, p. 129-132.

² Ps. XIX, 5 hébreu. Cf. Is. XL, 22.

³ « Ce nom, dit M. Goldziher, *loc. cit.*, p. 131, qui revient plusieurs fois avec d'autres noms synonymes d'artisans dans les inscriptions dites nabathéennes-sinaïtiques (Levy in der ZDMG, 1860, XIV, 404), signifie forgeron (cf. Gelpke, *Neutest. Studien*, dans

de ce dernier. Cela nous permettra de combiner Iabal avec Hébel (Abel). Plus nous sommes autorisés à reconnaître à ces mythes une haute antiquité, moins ces variantes dans les noms propres nous gêneront. Nous ferons un pas de plus, et nous y signalerons des traces de la mythologie européenne, qui de manière ou d'autre a pu puiser à la source asiatique. Dans le nom de (Tou)bal-qain nous retrouvons celui de Vulcain; Abel, Iabal, Ioubal, Hébel, nous rappellent Apollon. Na'amah enfin, la *gracieuse* ou l'*aimable*, la sœur du forgeron, paraît être proche parente de la déesse de la beauté, devenue l'épouse de Vulcain¹.

M. Reuss vient de nous révéler ingénument comment la critique négative trouve à son gré dans la Bible tout ce qu'il lui plaît d'y trouver : elle ne se *gêne* pas avec les textes. Vous voulez y découvrir Vulcain? Prenez Tubalcaïn; retranchez-en la première syllabe Tu, changez *bal* en *Vul* et *caïn* en *cain*, et vous aurez Vulcain. On ne voit pas aussi aisément comment Abel, Iabal, Ioubal, Hébel deviennent Apollon; mais qu'importe? Affirmons qu'Abel rappelle Apollon, cela suffit à ceux qui croient les yeux fermés aux assertions de la science. Dans Na'amah (Noéma) la sœur de Tubalcaïn, le son du mot ne nous offre rien qui puisse la faire confondre avec Vénus, mais le sens nous fournira ce que nous refuse le son : Na'amah veut dire *gracieuse*, *ai-*

Theol. Stud. und Krit., 1849, 639 sq.), fabricant d'instruments d'agriculture, et il a gardé cette acception dans l'arabe *Kajn*, et dans l'araméen *Kinâjâ*, pendant qu'il l'a perdue dans l'hébreu postérieur. » Caïn, en réalité, signifie acquisition, possession, fils.

¹ Ed. Reuss, *L'histoire sainte et la loi*, t. 1, p. 305.

mable; comment ne serait-elle pas « proche parente de la déesse de la beauté? » et puisqu'elle est la *sœur* de Tubalcaïn, pourquoi ne serait-elle pas « l'épouse de Vulcain? »

On a bien ri dans notre siècle des étymologistes et des mythographes du siècle dernier, qui attribuaient aux mots les origines les plus fantastiques sur de vagues ressemblances de son, et qui découvraient dans l'Iliade la prise de Jéricho par Josué, dans l'Odyssée, la fuite de Lot hors de Sodome¹; on a même voulu tourner en ridicule quelques écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, tels que saint Justin, qui croyait retrouver des imitations de la Genèse dans Homère, la création dans la description du bouclier d'Achille, le Paradis terrestre dans les jardins d'Alcinoüs, ou bien la vision des Chérubins d'Ézéchiël dans le char de Jupiter dont parle le *Phèdre* de Platon, etc.². N'aura-t-on pas le droit de se moquer aussi au xx^e siècle des savants de notre époque

¹ G. Croese, "Ομηρος Ἑβραϊστίς sive historia Hebræorum ab Homero hebraicis nominibus ac sententiis conscripta in *Odyssea et Iliade*, in-8°, Dordrecht, 1704; voir aussi V. G. Herklitz, *Quod Hercules idem sit ac Josua*, Leipzig, 1706; Guérin du Rocher, S. J., *Histoire véritable des temps fabuleux*, 3 in-8°, Paris, 1776; Delort de Lavaur, *Conférence de la fable avec l'Histoire sainte, où l'on voit que les grandes fables, le culte et les mystères du paganisme ne sont que des copies altérées des histoires, des usages et des traditions des Hébreux*, 2 in-12, Paris, 1730; A. Banier, *Explication historique des fables*, 2 in-12, 1714, refondu et augmenté sous le titre de *La Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*, 3 in-4°, 1740, etc. Cf. Goldziher, *Der Mythos*, p. XI-XIII; Max Müller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, leçon IX, trad. G. Perrot, t. II, p. 131-134.

² S. Justin, *Cohort. ad Græc.*, 28, 31, t. VI, col. 293, 297.

qui découvrent Vulcain dans Tubalcaïn¹ et qui emploient, mais à rebours, le procédé de certains docteurs des premiers siècles et nous montrent Apollon dans Abel?

¹ Delort de Lavaur, qui est un des auteurs dont les identifications mythologiques semblent le plus ridicules aux mythologues modernes, a soutenu sur Tubalcaïn tout ce que dit M. Reuss. Ce dernier l'a copié sans s'en douter. Voici les propres paroles de l'auteur de la *Conférence de la fable avec l'Histoire sainte*, t. I, p. 67-69 : « Le nom et la profession de *Tubalcaïn*, fils de Lamech et de Sella, inventeur de l'art de fondre et de travailler le fer et les métaux, l'ont fait aisément reconnaître peu travesti par la Fable sous le nom de Vulcain, dieu des forgerons et de tous ceux qui travaillent les métaux. La fonte des métaux par le feu, et le bruit qui se fait en les travaillant, sont exprimés par le nom de *Sella*, mère de Tubalcaïn; et les Grecs l'ont appelé *Ephaistos*, c'est-à-dire le feu... On sait que Vénus, sa femme, était la déesse des grâces et de la beauté, et qu'elle était née de l'agitation et de l'écume de la mer. *Noëma*, sœur de Tubalcaïn, veut dire *belle et gracieuse*, et dans un autre sens *fort agitée*. » G. J. Vossius avait déjà identifié Vulcain et Tubalcaïn en 1641 dans son *De theologia gentili et physiologia christiana sive de origine et progressu idololatriæ*, Amsterdam, 1641, 2^e édit., 1668; Buttman, *Mythologus*, t. I, p. 164, a mis cette interprétation à la mode. Voir Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 1865, p. 460. Ewald lui-même s'est moqué des bizarres idées de Buttman sur Tubalcaïn-Vulcain et Abel-Apollon, *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, t. VI, 1853-1854, p. 19.